

La plasticité des choses de Sophie Benvenuti

Ça gonfle, ça coule, ça chauffe et ça se dégonfle. Ça se laisse entraîner dans le vent et ça s'arrête pour errer et danser la ronde avec les sacs de plastique abandonnés - Les corps qui ne s'appartiennent qu'à moitié- c'est le mien ou le tien? Parfois il faut le redire trois petites fois pour que le tour cesse.

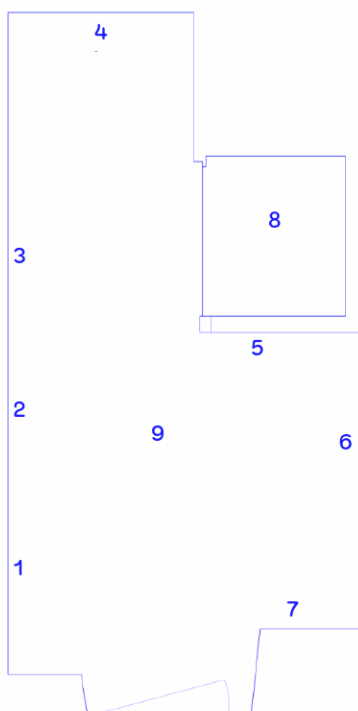
La plasticité des choses présente des œuvres réalisées par l'artiste Sophie Benvenuti, faisant partie d'un questionnement personnel sur l'indépendance d'un corps féminin existant dans une structure patriarcale; où notre corps cesse-t-il de nous appartenir?

Biographie

Sophie Benvenuti est une illustratrice habitant et travaillant à Biel/Bienne (1996, BE).

Elle grandit entre Berne et Vevey et réalise ensuite un Bachelor en Illustration Fiction à la Haute École d'Art et Design de Lucerne (HSLU) et ouvre ensuite un atelier de sérigraphie (2020-2024, Turbopress).

Sa pratique artistique gravite autour du dessin, de la peinture et de l'écriture - l'artiste se questionne sur des thèmes personnels et universel tels que la condition des femmes, notre rapport aux corps et aux autres êtres vivants.



1. Rejoice, 2024, oil, acryl and wax on cavas
2. B, 2024, oil acryl and wax on canvas
3. Leave me, 2022 oil and acryl on canvas
4. OUT, 2024, oil and acryl on canvas
5. Sans titres, mixed media
6. Dream, 2022, oil and acryl on canvas
7. Body, 2024, wax on canvas
8. Cry Room, 2024, mixed media, wax on canvas and paper
9. P, 2024, sculpture, fabric and paint

Exposition du 14.12.24 au 19.01.25

Gardiennage tous les vendredis, de 16h à 19h

Événements: Dans le cadre de cette exposition, l'artiste et l'organisatrice ont choisi deux films pour aller plus en profondeur dans cette thématique:

- Smoke Sauna Sisterhood (2023, EE, 89') d'Anna Hints, le dimanche 15.12.24

- Brainwashed: Sex-Camera-Power (2022, US, 108') de Nina Menkes le dimanche 19.01.25

Projections à 18h, suivies d'un repas commun à 20h, et discussions informelles.

En présence de l'artiste.

Des larmes roses à la joie bleue

Mêlant les textures et variant les médiums (peinture à l'huile, céramique, sculpture en cire ou en tissu, découpage dans papier plastique), Sophie Benvenuti, nous invite à une immersion dans son monde, une réponse aux injonctions globales faite d'expériences intimes. Ce monde est composé d'œuvres qui oscillent entre éléments figuratifs et abstraction, dont les teintes sont principalement des variations de rose et de bleu – évoquant d'une part les deux couleurs associées de manière normative aux genres féminin et masculin, et d'autre part la dichotomie entre l'intime (le rose de la chair) et l'universel (le bleu du ciel et celui de l'eau).

L'artiste joue avec la superposition de couches qu'elle s'amuse à recouvrir de cire puis à gratter, en y inscrivant des bouts de texte et des figures, à l'instar des visages narquois aux petites dents diaboliques dans Rejoice. Par ce procédé, l'artiste semble faire passer un message: il faut comprendre le monde, les êtres, par leurs potentielles couches. Sous chaque couche, une autre se cache. Qu'est-ce qui apparaîtra si l'on vient gratter ?

L'artiste nous propose un voyage intime, dans lequel on s'aperçoit de la violence faite aux corps féminins* qui, comme elle le dit, « ne s'appartiennent plus » tant les injonctions inhérentes à la structure patriarcale de notre monde capitaliste les modèlent et les contraignent. Il faut donc faire le deuil de ce corps parfait, rêvé et épilé, mais surtout de tout ce temps perdu à vouloir y correspondre. Il faut aussi faire le deuil d'avoir laissé l'autre considérer son propre corps comme un terrain de jeu, d'avoir cédé ses droits, de s'être laissée* convaincre qu'on n'était qu'un bout de viande, pris puis abandonné. L'artiste prévoit à cet effet une pièce à part, intitulée Cry room, sombre petit sanctuaire de larmes rugueuses (ou de poils?), éclairé par des bougies qu'elle aura confectionnées avec de la cire dépilatoire récupérée. Les quelques grands poils noirs qui y sont encore piégés risquent de griller au fur et à mesure que la bougie se consume, rappelant peut-être l'idiotie à se faire du mal pour être belle*. Le fameux mantra maternel Il faut souffrir pour être belle résonne étrangement. L'heure est au recueillement. Au milieu de la pièce, P, un énorme papillon échoué – symbole qui durant toute l'exposition est apparenté à une vulve, semble dire: il faudra me passer dessus. On ne peut pas l'ignorer, comme on ne peut plus ignorer la violence faite aux corps des femmes*.

Il semble y avoir une évolution dans la lecture des oeuvres présentées. On passerait de la contrainte et de cette souffrance que les corps féminins* qui ne s'appartiennent plus endurent, à une phase libératoire, joyeuse et puissante. C'est peut-être dans ce sens-là que l'on pourrait lire la multitude de seins desquels jaillissent des filets bleus dans la peinture grand format OUT. À travers une Venus polymaste (ou même megalomaste) dont le lait est transmuté en eau, l'artiste rappelle que la Femme est la Mère nourricière de ce monde, dont la puissance était davantage vénérée dans les sociétés anciennes. Mais le sein, symbole sexuel et sexualisé, a aussi ses propres armes. Lourd et plein, il gicle celui ou celle qui voudra le faire sien sans son accord. C'est donc une explosion de gerbes colorées; le corps est traversé de fluides et de mouvements, il s'en sort, ça va aller. Les jets créent une rivière qui emporte ceci: « I don't give a fuck... I don't care anymore. ».

L'écriture, apparaissant ci et là, a un effet perturbateur, nous plongeant au coeur d'une intimité, de mots vécus ou ressentis. Ils surgissent soit en grand comme un hurlement contre l'oppression, comme une affirmation dure, soit en petit comme un chuchotement, une prière, qui pourrait elle aussi être criée tellement c'est fort: « Tu m'as tué l'âme » affirme l'artiste dans OUT. L'écriture chancelante de l'autre grand format, Dream, invite au malaise, à mesure que l'on y déchiffre les mots inscrits: ce IL qui refuse au corps de la femme* d'être un temple. On discernerait plusieurs formes: sur un fond blanc et bleu foncé se détachent quatre membres qui seraient les ailes d'un papillon, une vulve, ou le corps d'une femme recroquevillée, s'enlaçant elle-même pour s'apporter du réconfort et se protéger des coups. Comme pour signifier que dans l'intime, on se prend dans les bras, on se rassure: peut-être que face à l'adversité on peut se rappeler que de soi à soi, il ne devrait y avoir que de la bienveillance, des gestes doux et joyeux que l'on nie à la femme* depuis longtemps.

Rejoice, l'oeuvre la plus récente de l'artiste, est une invitation à reprendre « possession de soi, de son être, de ses mains ». Une invitation à reprendre le contrôle de ce qui nous a été confisqué: l'assurance d'être la source de notre propre joie... Le « I hate to masturbate » de l'artiste pourrait enfin glisser vers un « I love to masturbate ».

Le mot plastique (n.f), dont le titre de l'exposition tire son nom, fait référence à la forme et à la beauté physique. La plasticité, quant à elle, est la qualité de ce qui peut prendre plusieurs formes. Entre malléabilité, beauté et pluralité des formes, Sophie Benvenuti nous offre une expérience plastique de ses choses à elle.

C'est beau, c'est malléable, et c'est protéiforme.

Texte de Lauren Dallenbach